

TOUS SEULS AU LARZAC

Seuls sur le causse, nous saluons la lutte paysanne en arpentant ses terres. Bienvenus au Larzac.

Texte et photographies par Clément Osé.

J'attends le TER dont descendra ma coéquipière en squattant le wifi du Quick, mon seul lien à l'enseigne. Chez McDo le vigile m'a recalé en bon soldat : « Faut consommer. » Jamais de la vie. Je suis plus du genre à me faire racketter dans un joli magasin bio indépendant, local et vrac pour ne pas avoir vu que les prix étaient aux 100 grammes. Dans le hall, c'est la cour des miracles. Il y a deux types en train de cuver sur les touches du piano public, des jeunes trop jeunes qui zonent, fument et complotent pour tromper l'errance. Et il y a cette femme en fond qui gueule sur un type depuis une bonne vingtaine de minutes en lui répétant que son père est riche et que je sais pas quoi sans que ça dérange personne. À chaque fois que je quitte la ferme, je dois me réacclimater à l'urbanité, mais je ne tiens jamais longtemps. Demain nous tendrons le pouce pour discuter du monde avec tout le monde, parce qu'il n'y a rien de tel que le stop pour plonger dans l'état de voyage. J'ai proposé le Larzac, travaillé par un désir mélancolique de steppe mongole, et pris d'une envie de pèlerinage en terre de lutte paysanne née devant « Tous au Larzac », – qui avait dû raviver un néo-rural fantasme de ZAD, enfin bref on va pas faire de psychanalyse. Nous allions marcher dans le décor du combat mythique et victorieux que des bergers ont livré face à l'État de 1971 à 1981, contre l'extension d'un camp militaire. Péage, ticket. « Bonjour madame, vous n'iriez pas à Albi par hasard ? »

SAINTE STEPPE ET AUTOROUTE

Quand on arrive à Roquefort-sur-Soulzon – la fameuse appellation oligopolisée par trois industriels de la moisissure –, on trace notre route dans la voiture d'un inconnu, qui nous dépose à la gare de Tournemire dans laquelle



À la frontière, invisible ou presque, du camp militaire.

il habite avec son chien, qui l'attendait. Les trains ne s'arrêtent plus. C'est au pied du causse, le plateau, on se met à grimper. Les moteurs s'étouffent, nous décollons avec le dénivelé, la marche instaure son rythme jusqu'à l'abstraction de la marche. Les dos chauffent contre les sacs, les pores s'ouvrent et suent. Au détour d'un virage, le ciel transparaît derrière les feuillages et je sens la brise du col souffler son frais sur mes tempes humides. Le col est la récompense du marcheur : répit de la descente pour le corps éprouvé et nouveau monde offert au regard.

Sur le grand causse qui apparaît, nous sommes seuls, les fermes en ruine ne sont plus habitées que par la végétation. La steppe caillouteuse est poilue de buissons. Nous accomplissons le doux rituel du soir : chercher du bois et planter la tente en assistant aux derniers éclats orangés sur les tons mats du causse. Au réveil, nous sommes toujours seuls au monde, mais le monde n'est pas loin. Il y a cette ligne haute tension qui rature le paysage, ces clôtures qui cantonnent discrètement notre liberté au chemin tatoué du sillon des pneus. Il y a ces champs trop verts ou trop rouges écorchés par



le labour, trop rasés et trop rectilignes, qui jurent avec le naturel du reste. À L'Hospitalet-du-Larzac, les ruelles de pierre tortillent jusqu'à la paisible place des platanes et du Christ sur sa croix en fer forgé. On pique-nique au pied de la vieille fontaine, qui joue sa musique rassurante de vieille fontaine, alors que le cygne communal sort de son bassin pour venir rouler des ailes contre la grille de son enclos. À peine repartis, nous sommes piégés par les décibels de l'autoroute et fuions sous un tunnel de béton nous perdre dans la pinède et reprendre nos esprits.

TERROIRS ET TRACTEURS

En s'extrayant du sous-bois, nous tombons sur une ferme vieille comme la plaine avec une majestueuse bergerie en pierre derrière laquelle se hisse un hangar en tôle. Le berger a notre âge, pas encore 30 ans. Un bonjour et il vient discuter. Ça part en visite de ferme, il est sympa. Il fait partie de la coopérative des bergers du Larzac qui réunit une dizaine de dissidents qui ne voulaient pas vendre le lait de leurs brebis au Roquefort Société. Il fait du bio parce que ça n'a plus de sens de faire du conventionnel. Les bêtes sortent brouter du Larzac autant que possible. Il montre une des doyennes, « celle-là c'est un chien », preuve qu'il a atteint un haut niveau de complicité avec l'ovidé. Il les aime on dirait. En même temps il parle de rentabilité quand il les regarde. Il veut continuer à avoir sa vie, à la gagner, à se faire des week-ends prolongés en avion, « comme tout le monde ». Le champ qu'il nous montre en sortant du hangar est d'un vert de fond d'écran Windows, pas un arbre et visuellement pas de grande différence avec un champ conventionnel. Les hectares sont semés au pétrole avec de gros tracteurs. Quand on lui parle de la vieille bergerie, il dit qu'elle n'est pas adaptée à l'exploitation, et que même si elle est belle, ça coûte trop cher de rénover son toit de lauzes, pas le choix. Il a une dent contre les bobos urbains déconnectés des réalités économiques rurales. Il est plus paysan que moi et je ne la ramène pas avec des considérations écologistes, j'écoute. Il me parle du beau et dur métier de berger en même temps qu'il souscrit à l'imaginaire d'une certaine modernité écocidaire. Il est entre les deux cases que comptait ma typologie manichéenne des agriculteurs : il n'est ni le gérant d'exploitation agricole FNSEA qui ne sait plus ce qu'il épand comme



Air Larzac, par-delà les clôtures.



Les brebis broutent le Larzac, tant que c'est possible, tant que c'est rentable.

pesticides, ni le Pierre Rabhi qui tente de raisonner par le dialogue chaque plante invasive de son potager. Dans le Larzac, il y a des bergers en bio qui vont en boîte. Au café des Arcades de Nant, on ne dit ni bonjour ni au revoir, on dit invariablement « messieurs, dames ». Quand on entre avec nos sacs, quelques habitués décrochent de *Midi libre* un œil étonné, comme si deux *pom-pom girls* faisaient leur entrée dans un salon de thé du Moyen-Orient. Les gens sont sympas et nous conseillent pour la suite. La pluie n'en démord pas, on se mouille.

À l'exception des lichens, le paysage est un monochrome humide dans lequel se détache tout juste le piton du charmant village de Cantobre, en plein lessivage. En haut d'un nouveau col, l'averse fait place à un moment de grâce sur la crête ronde du causse blanc. Le soleil de 16 heures sèche le tapis de thym sauvage qui embaume chacun de nos pas. À gauche, le causse du Larzac, en face, le causse noir et les monuments minéraux de Roquesaltes. Un chien nous adopte pour la demi-journée. Il est passablement turbulent, coordonné comme un ivrogne, marche dans

une direction en regardant dans une autre, l'œil hagard. Il saute des clôtures d'un bon mètre avec une détente de grenouille, c'est un spectacle. Pourtant, ses velléités reproductrices à l'endroit de ma coéquipière affectent son capital sympathie, nous décidons de prendre congé, en vain. Il nous faudra faire du stop pour semer ce vagabond sportif et attachant, qui déchire mon cœur d'enfant lorsqu'il court de désespoir derrière la voiture, exactement comme Rouky abandonné par la fermière dans *Rox et Rouky*. À La Roque-Sainte-Marguerite, nous traversons le pont sur la Dourbie et attaquons l'ascension. Les causses sont des petits mondes suspendus, finis par des falaises. Sur celui du Larzac, nous passons dans des villages à la tranquillité insulaire, l'air coupés du monde, qui semble si vaste au marcheur. L'héritage militant ressurgit enfin. Sous forme de petits hameaux, dont les noms, les yourtes et les potagers sentent l'altermondialisme. Nous finissons la marche à Montredon, le village où habite José Bové, le député européen cofondateur de la Confédération paysanne et connu pour avoir démonté le McDo de Millau en distribuant en même temps du fromage de brebis au péage. À l'auberge, deux copines sont venues dans le Larzac se rappeler des souvenirs de jeunesse. Les signes ne trompent pas, elles y étaient. Nous découvrons, après toutes ces années, que l'extase tient à une bonne journée de marche, une douche et un yaourt de brebis de la ferme d'ici. Elle survient au moment même où la cuillère crève la fine pellicule de surface, pour plonger dans l'onctuosité. Le bonheur des 160 brebis se révèle aussi dans la tomme à tomber, dont la subtilité et l'équilibre font la conversation aux papilles pendant une bonne minute à vous faire pousser des onomatopées grivoises.

CHANTS D'OISEAUX ET DÉTONATIONS

Au moment du Larzac, Montredon était le point stratégique du nord-est pour bloquer l'extension du camp militaire vers lequel nous marchons. Un goudron parallèle apparaît derrière des panneaux interdisant d'entrer. Notre route devient la route civile. Celle de gauche la route militaire. Les pins de droite sont des pins civils. Les pins de gauche sont des pins militaires. L'oiseau qui traverse change de ciel. Les frontières sont des inventions absurdes. Nous longeons encore jusqu'à Saint-Martin-du-Larzac et la jolie petite église, son potager

attendant. Une mère passe avec ses deux enfants bienheureux, il fait grand beau, la scène a des airs de paradis. Mais la bande-son déconne. Le chant des oiseaux est remplacé par des détonations. Les légionnaires jouent à la guerre avec nos impôts de l'autre côté de la crête. Cette triste symphonie nous suit jusqu'à La Blaquièrre, aux portes du camp où avait été reconstruite illégalement la bergerie de Guy et Marisette Tarlier. C'est l'heure de la traite, les imposants murs en pierre sèche et l'enfilade d'arcs de triomphe construits de mains volontaires se dressent toujours fièrement, grimés d'inscriptions pacifistes. Quand je pense aux paysages que nous avons traversés, je me dis que la lutte du Larzac, ça devait surtout être du camping sauvage. Dernière nuit au Rajal del Gorp, la sainte steppe, son majestueux labyrinthe de colosses rocheux, que nous cherchions depuis une semaine entre les pins. Du haut de la colline précédente, le massif est bien visible, mais de l'autre côté d'une quatre-voies

où des semi-remorques filent bruyamment vers Millau. L'artificialisation du paysage laisse encore peu de répit au randonneur. Le site, pris dans l'étau routier de la nationale et du viaduc de Millau, est pourtant envoûtant quand on n'entend plus que le crépitemment du feu à l'heure des constellations. Le dernier matin, nous faisons du stop sur la nationale. Éternelle ironie, sur le bord, deux ceintures de balles abandonnées. La guerre n'est jamais très loin. Ici, pour l'heure, elle est contenue. Les paysans sont enracinés. Mais je me demande ce qui pousse maintenant sur ces terres de lutte. Le Larzac était antimilitariste, anticapitaliste peut-être, paysan pour sûr. C'était la révolte des paysans sur leurs tracteurs. Pourtant, nous savons désormais que pour préserver ce qu'il reste de l'environnement et de la terre, il faudrait en descendre. Ceux qui ont vécu cet incroyable basculement seraient-ils aujourd'hui encore prêts à se battre pour un bon cause ?

« Militer, ça devait surtout être du camping sauvage. »

